

QUI EST TÉLÉMAQUE ?

Au livre VIII, à son arrivée à Salente en compagnie de Mentor, Télémaque est chaleureusement accueilli par Idoménée :

« Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulysse lui-même : voilà ses yeux pleins de feu, et dont le regard était si ferme ; voilà son air, d'abord froid et réservé, qui cachoit tant de vivacité et de grâces ; je reconnois même ce sourire fin, cette action négligée, cette parole douce, simple et insinuante, qui persuadoit sans qu'on eût le temps de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulysse ; mais vous serez aussi le mien. Ô mon fils, mon cher fils, quelle aventure vous mène sur ce rivage ? Est-ce pour chercher votre père ? Hélas ! je n'en ai aucune nouvelle. La fortune nous a persécutés, lui et moi : il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, et j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colère des dieux contre moi.

Pendant qu'Idoménée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom » (VIII, 281-282).

Qui est Télémaque ? Malgré l'euphorie émue d'Idoménée, la réception qu'il réserve au jeune homme n'est pas sans amertume. Pour plusieurs raisons : d'abord parce qu'elle maintient Télémaque dans une filiation, celle d'Ulysse, qui l'infantilise. Au livre précédent pourtant, pour la première fois, bien que difficilement, Télémaque, toujours appréhendé jusqu'alors en tant que fils d'Ulysse par ceux que ses errances l'amènent à rencontrer, avait enfin été reconnu pour lui-même par Adoam : se rappelant le séjour à Tyr raconté au livre III, ce dernier avait enfin su placer son nom à lui, Télémaque, sur ce visage. La plupart du temps en revanche, la formule consacrée « fils d'Ulysse » employée par les personnages les plus variés et en particulier par Mentor, en privant le personnage de son nom propre et en l'installant dans la continuité des aventures de *l'Odyssee* et non des siennes, semble l'installer dans une durable enfance, dans une immaturité qui ne cesse de se redire. Le poids de ce

père est d'autant plus lourd que sa figure est érigée en modèle dont l'imitation paraît bien problématique : Mentor n'hésite pas à lui reprocher l'indignité de son découragement qu'il compare à l'indéfectible courage de son père au moment même où il signale qu'il n'a pas connu ce dernier. Comment donc suivre ce modèle impératif ? Tout le programme du livre semblerait devoir être pour Télémaque de tenter d'égaliser ce père invisible. Dans le cours du roman, le lecteur est donc invité à reconnaître les progrès parfois vacillants du jeune futur roi : il ressent un certain soulagement à entendre le prêtre Théophane proclamer que les « travaux » du fils « dépassent ceux de [s]on père » (VIII, 286), à voir la haine de Philoctète pour Ulysse vaincue par la « vertu douce et modeste » de Télémaque (XII, 388), à entrer dans les pensées de l'armée tout entière qui l'associe à une autre figure, plus prestigieuse encore, quand elle « croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve, qui l'inspiroit » (XV, 482).

Si les progrès sont attendus, le dépassement est nécessaire de même que, dans le projet éducatif de Fénelon, le duc de Bourgogne devait devenir un meilleur roi que son grand-père : on le sait, Ulysse n'est pas que ce modèle de courage et de sagesse, il est aussi l'homme de la ruse, celle qui permit notamment la prise de Troie. Comme le secret, dont Télémaque apprit dès longtemps à se servir, la ruse est utile mais le livre nous montre aussi à quel point elle fait souffrir, comme le rapporte d'abord le récit de Philoctète, puis, au dernier livre, la dissimulation d'Ulysse-Cléomène à l'égard du malheureux Télémaque. Si la ruse se révèle nécessaire, Télémaque semble dépasser son père quand il acquiert, notamment à partir du livre XIII avec la guerre contre les Dauniens, deux qualités propres toutes chrétiennes, la charité et la piété. C'est par cette avancée que Télémaque se fait un nom et, à partir de là, l'indécision qui pesait parfois sur son identité se fait moins récurrente : elle avait été particulièrement exploitée au livre III lorsque Télémaque s'était involontairement trouvé mêlé aux intrigues amoureuses d'Astarbé. Passant pour un Phénicien chez les Égyptiens, il doit endosser ensuite en Phénicie la nationalité de Chyprien, couverture qui ne saurait faire totalement illusion car on lui prête aussi une autre identité fallacieuse, celle du Lydien (ou Crétois !) Malachon. La possibilité de tels déguisements ou d'une telle confusion sur l'identité de Télémaque témoigne de la fragilité du personnage qui n'a pas encore acquis son propre renom : toutes les erreurs sont encore possibles à son égard. À l'arrivée à Salente, la réputation de Télémaque est encore à forger comme le montre l'écart entre la réalité présente (« voilà ») et l'image obsédante d'une figure qui, dans une certaine mesure, appartient au passé, celle d'Ulysse régulièrement associée ici à des verbes à l'imparfait.

Au fond, l'identité peu à peu acquise par Télémaque, prince en devenir, l'éloigne paradoxalement de celle que sa filiation pouvait laisser prévoir, filiation

douloureuse, en apparence aux sources du dynamisme du récit. Certes, c'est la recherche de son père qui lui a fait inlassablement labourer la Méditerranée en tout sens. S'agit-il cependant pour lui d'un retour à une filiation des origines ? À la royauté traditionnelle d'Ithaque ? Tout, dans le récit prouve que non. Si Fénelon achève l'interminable quête du fils, tout au long de son roman, sur une phrase elliptique, coupant court à toute espèce d'effusion, en concluant sur une note d'une surprenante pudeur un roman qui annonce pourtant le goût des larmes, ce n'est pas sans raison : au-delà de la dimension allégorique et mystique probable de cette fin, la brusquerie du narrateur fait l'économie d'un constat vraisemblable, celui du fossé qui sépare désormais le Prince façonné par Mentor de son père, souverain restauré dans ses droits, mais aussi, dans sa chaude et familière humanité auprès des lecteurs de l'*Odyssee*, homme de ruse, d'amours volages, à la fois héros et *humain trop humain*. Père et fils, sans doute si heureux de se retrouver, auront-ils tant à se dire ? Dans *Paix à Ithaque*, Sandor Márai qui nous fait voir le retour d'Ulysse, nous amène à en douter.

Télémaque en réalité apparaît bien davantage comme un prince moderne, un prince philosophe et pacifiste, étranger à l'esprit de l'épopée antique du fait de la double conscience qui est la sienne, profondément chrétienne, de la nécessité de faire le bonheur de tous ici-bas, mais au sein d'un monde évanescant et transitoire, d'un monde qui en profondeur demeure *vanité*. Prince bienfaisant, mais tout imprégné d'un augustinisme bien étranger à Homère, Télémaque trouve dans la royauté un chemin de sainteté. Aussi la quête du père, ressort narratif du roman tout entier, apparaît-elle rétrospectivement comme une sorte de simple commodité, réduite en fin de récit à sa dimension anecdotique. C'est en lui-même que ce personnage à métamorphose, aidé de Mentor, a découvert la véritable vocation qui est la sienne, en affinité avec une attente collective aux dimensions de l'Europe, celle de refonder la politique sur la morale, de la réorienter vers l'organisation d'un bonheur collectif aux accents nouveaux de simplicité. Le héros du livre, comme le roman lui-même, poussent leurs antennes dans le siècle entier qui s'ouvre...

Un autre élément vient teinter d'amertume le passage que nous citons au début de cette présentation : c'est l'évocation de la longue suite de malheurs qu'Idoménée a moins en commun avec Ulysse, comme il le croit, qu'avec Télémaque lui-même qui reprend régulièrement le même leitmotiv de la destinée malheureuse. Par un autre biais cependant Idoménée restitue un lien avec Télémaque en lui proposant d'être son fils et en reformulant avec de plus en plus d'insistance cette parenté d'adoption. Rien de bien nouveau apparemment ici et Idoménée pourrait s'inscrire dans la longue liste de ces chefs et

souverains, attendris par le jeune homme, qui laissent s'épanouir cet élan protecteur, Termosiris, Narbal, Nestor, Philoctète... sans oublier bien sûr, celui qui joue le mieux le rôle du père, le fidèle Mentor. Rien de bien nouveau si ce n'est qu'Idoménée n'est pas n'importe quel père : trois livres auparavant nous était montré comment il avait tué son fils de ses propres mains. Au cours du XVIII^e siècle, Campra puis Mozart sauront exploiter l'horreur de cet infanticide. L'arrière-plan d'un tel sacrifice a déjà fait l'objet d'amples commentaires : derrière la sollicitude d'Idoménée, le terrible écho peut d'autant moins être étouffé qu'Idoménée le rappelle par ses euphémisations. D'où, dans ce passage, les affects les plus lourds, à la mesure des dangers, l'esclavage, la rançon, la mort même, que Télémaque court à vouloir trop rappeler sa filiation.

Curieusement tout en disant ces paroles qui semblent montrer qu'il observe de près Télémaque, ses yeux, son air, son sourire, ce n'est pas le jeune homme qu'Idoménée regarde fixement, mais Mentor. Télémaque et Mentor sont souvent englobés dans le même regard admiratif par ceux qui les accueillent et qui, malgré la différence d'âge, peinent à distinguer ces deux figures assez extraordinaires pour éveiller le soupçon du divin. Pour Télémaque, c'est bien sûr une erreur qui montre là encore combien il a du mal à se définir par rapport à cette autre figure paternelle. La déviation du regard d'Idoménée n'équivaut cependant pas à une simple confusion entre les individus : à la différence de la certitude à l'égard de Télémaque, l'interrogation que l'identité de Mentor suscite rappelle un autre de ces regards portés sur les deux voyageurs, celui que Calypso, au livre I, jetait sur ces deux hommes qui éveillaient en elle des sentiments bien différents. Si Calypso ne parvenait pas à identifier Mentor, c'était en raison de la nature divine supérieure de celui-ci ; ce n'est plus ici la raison qui explique l'incertitude d'Idoménée. En fait Mentor n'a pas vraiment changé, tout au plus ses cheveux ont-ils un peu blanchi, ce qui n'est pas le cas d'Idoménée qui, sous l'effet des malheurs et de la royauté, a perdu la « fleur de la jeunesse ». Le regard oblique jeté sur Mentor n'a pas seulement pour fonction d'opérer une transition avec le récit des malheurs d'Idoménée et les leçons de son expérience : il permet de pointer successivement trois identités, celle de Télémaque, de son compagnon Mentor, mais surtout celle d'Idoménée. En s'arrêtant sur le vieillissement accéléré d'Idoménée et des rois en général, sur leur transformation physique et ontologique, Fénelon conjoint dans ce passage le thème de l'identité problématique de Télémaque et celui du renoncement à eux-mêmes que doivent subir les rois, du sacrifice qu'ils doivent consentir de leur propre personne au profit des peuples dont ils sont les protecteurs. Si Télémaque nous semble tiraillé entre un passé marqué par son père, un présent où il doit en général se contenter de l'appellation de « fils de » et un futur incertain, c'est aussi parce qu'il est une figure

expérimentale : un peu à la manière d'Émile qui, au siècle suivant, dans un autre roman d'éducation, est à la fois l'objet d'une expérience mais s'affranchit aussi de ce pesant statut auquel il ne saurait être réduit, le héros de Fénelon est donné comme le support d'une démonstration, celle qui consiste à amener ce quasi-orphelin à la stature d'un roi chrétien, capable de renoncer à lui-même pour servir Dieu à travers ses sujets.

Étrange personnage donc à nos yeux de lecteurs marqués par trois siècles de roman que cet individu qui, bien que promis aux plus hautes dignités, accepte de renoncer à la singularité qui fait l'essence du personnage romanesque. Étrange œuvre aussi, car l'appellation de roman n'a cessé d'être contestée ou nuancée pour ce livre, nébuleuse de genres, qui, tout en suscitant l'admiration et le débat tout au long du siècle suivant, est finalement demeuré assez seul de son espèce.

De cette destinée complexe du livre de Fénelon, Jean-Paul Sermain donne une explication fondée sur cette « désindividuation » qui travaille le livre et préside au modèle politique qu'il préconise : l'expérimentation fictive du *Télémaque* ouvre bien sur la façon dont le xviii^e siècle articule les mœurs des peuples et la politique mais l'effacement de l'individu dans sa participation au bien public ne correspond plus aux modèles politiques qui domineront les siècles suivants. La réflexion politique de Fénelon est également analysée par Patricia Touboul qui prouve comment les variations apparentes dans la pratique des arts du dessin à travers l'œuvre traduisent en réalité une parfaite évaluation de l'état politique des différents peuples rencontrés auxquels il convient avant tout de s'adapter. Comme l'affirme Fénelon dans la *Lettre à l'Académie* à propos du « véritable orateur », « tout le discours est un ».

C'est aussi cette unité que reconnaissent les contributions qui se penchent plus spécialement sur la poétique du *Télémaque* : si Christian Zonza et Frédéric Calas paraissent diverger sur l'identification des voix narratives, ils montrent en réalité tous deux les nombreux glissements à l'œuvre dans le travail de Fénelon sur ces voix. De même que l'un note comment la voix du narrateur résonne en double de celle de Mentor, de même l'autre découvre à travers l'effacement énonciatif comment la parole de Télémaque cède le pas à un énonciateur anonyme que l'on tend souvent à associer à Mentor. Dans ces variations sur les voix se mesure l'étendue de l'apprentissage d'un Télémaque qui, dans un geste réflexif, fait entre autres celui de la narration. La visée encyclopédique du recueil explique autant les nombreuses narrations insérées que les digressions dont Marie-Gabrielle Lallemant souligne la persistance dans ce roman-épopée qui trouve là les moyens de diffuser les leçons de Mentor.

Le parcours spirituel de Télémaque, mais aussi du roi et de tout chrétien est ensuite envisagé par Pauline Chaduc qui dévoile dans l'œuvre une cartographie

de l'âme où prennent vie le voyage et le combat spirituels : dans cette aventure, l'on doit accepter l'aveuglement dans une mystique de l'anéantissement. Ce désintéret est central dans la spiritualité du pur amour : François Trémolières, à l'aide des livres XIV, mais surtout XVIII, montre que les fins du *Télémaque* se situent dans un sublime déceptif. Et c'est aussi à travers l'épisode central de la descente aux Enfers du livre XIV que Volker Kapp explique comment Fénelon se sert et se détache de son hypotexte antique pour diffuser une morale chrétienne.

La teneur pédagogique du propos de Fénelon est incontestable, ne serait-ce que par la pluralité des domaines concernés et soigneusement articulés les uns aux autres : c'est pourtant de la difficulté de s'approprier ces connaissances que nous parlent les trois dernières contributions de ce volume. Christine Noille-Clauzade remarque combien la persistance des récits et la pratique récurrente de l'allégorie témoignent de la persistance d'un régime herméneutique au sein du *Télémaque*, au point de créer une étrange dissonance dans la production du sens. Sur le plan métaphorique, c'est l'image répétée des roses de l'Aurore qui amène Odile Dussud à s'étonner de l'amplification dont elle est l'objet chez un auteur qui prône par ailleurs la sobriété. Cette difficulté, Olivier Leplatre la retrouve chez Télémaque, mais elle est plus généralement liée aux défaillances de notre perception : la récurrence des motifs du sommeil et de l'éveil traduit le brouillage subi par les sens, l'ensommeillement du réel mais leur oppose le devoir d'éveil qui s'impose particulièrement au roi mais qui doit permettre à tout chrétien de lutter contre les relâchements de la conscience.